Yves Thoret (1938-2020)

La grandeur des petites rencontres

Martin Reca

28 boulevard de Bonne-Nouvelle
75010 Paris, France

La disparition d'une personne chère fait apparaître à notre esprit mille et une scènes où nous la retrouvons comme figure toujours centrale, quand bien même cette image mnésique se présenterait tantôt partielle tantôt d'une netteté laborieuse. L'ambiance sensorielle de ces pensées ainsi convoquées l'emporte. Et parfois avec une hyperclarté. Le son de la voix, le rire, le geste habituel, les phrases soulignées, un détail vestimentaire, un accessoire. Avec sa disparition, apparaissent également dans ces pensées-rêves, les traces encore vivantes de la relation naguère entretenue. Le deuil, on le sait, ne consiste pas à accepter seulement la réalité de la perte de la personne disparue, mais aussi la réalité de la perte de la spécificité de ce lien que l'un comme l'autre, chacun à sa manière, avait pu inscrire dans son propre trajet de vie. La notion espagnole de « *vínculo* », peut-être mieux que celle de « lien » – pourtant sa traduction officielle – rendrait davantage compte de cette interdépendance, de cet endettement anthropologique foncier de nos existences.

Ces « pensées » autour du disparu ne deviennent souvenir que lorsqu'on cherche à les partager. La contrainte de l'énonciation leur forge des contours en insinuant espaces et temporalités.

J'ai rencontré Yves Thoret, il y a maintenant plus de trente ans, à l'occasion des Journées annuelles de la Société de l'Information Psychiatrique. Rencontre lumineuse qu'il a voulue comique à dessein lorsque, pour s'adresser à moi, jeune interne, il a mimé exagérément la manière langoureuse et quelque peu arrogante du parler des Argentins (dont le tango rend un peu compte) en même temps qu'il m'offrait la caractéristique accolade, bien collante, que tout « *Porteño* » (habitant de Buenos-Aires) impose chaleureusement à son hôte en se moquant de toute distance proxémique : « *Vos debés ser de Buenos-Aires, ché !* » (*Tu dois venir de Buenos-Aires, hein !*). Impressionné et pris de court, je lui ai répondu par un « Non » naïf (car je ne venais pas de la capitale) qui s'avérait involontairement troublant par sa

brèveté. Ce rapide brouillage des cartes dans l'échange majoré par l'effacement momentané de tous les écarts (d'âge, de statuts, de rôle) a réussi un amusant coup de théâtre auquel Yves invitait volontiers son interlocuteur, son égal, en signe de son indéfectible pari sur l'humanité de l'autre. Ce mode d'entrer en contact d'emblée fraternel – si propre à sa personne ! – il le maintint ensuite mais alors sur un autre ton, celui presque de la confiance, pour me dire tout le bien qu'il pensait des collègues de mon pays et notamment de ceux, à peu près de la génération qui précédait à peine la sienne, devenus célèbres par leurs contributions originales à la psychopathologie et à la psychiatrie dynamique. Il ne parla pas d'eux comme des maîtres mais comme des professionnels engagés avec leur cause, dont l'honnêteté les aurait doués d'une capacité particulière de clairvoyance et d'un propos juste. Je découvrais à l'occasion ce qui allait devenir si reconnaissable en lui, l'intonation concentrée que son propos adoptait à chaque fois qu'il affirmait – en privé ou en public (distinction certainement inutile chez lui) – la qualité d'un écrivain ou d'un roman ; certitudes de gravité littéraire qu'il ne voulait jamais démonstratives ni persuasives et dont il ponctuait leur expression par quelques « formidable » qu'il accompagnait d'amples hochements de tête. Ainsi nomma-t-il alors avec l'aisance que seule donne une réelle familiarité intellectuelle les titres des livres de Bleger, de Pichon-Rivière, de Racker, de Bermann... « Symbiose et ambiguïté », « Processus de groupe », « Études sur le contre-transfert », « Problématiques sociales en psychiatrie ». Impressionnant !

Un homme de culture. Avec un grand « C ». D'une grande culture. De celle dont le périmètre ne se mesure pas à la quantité de renseignements ni à leur précision mais à la puissance incantatoire, gazeuse, allant de l'évocation de la grandeur de ses produits aux extensions communicatives actualisées par leur partage. Un homme admiratif de la culture... de l'Homme. Avec un grand « H ». C'est-à-dire, des hommes au pluriel.

Le renseignement et la précision ne manquaient pas pour autant au lyrisme d'Yves Thoret. C'est de lui et de cette première rencontre que je retiens la portée que

Correspondance : M. Reca
<mreca@orange.fr>

Bleger accordait dans ses études psychologiques à la notion de « conduite » en tant qu'unité sémiotique fonctionnelle ; des idées plutôt proches de la conceptualisation menée en France par Daniel Lagache et bien loin de celle du « *behavior* » comme réflexe appris proposée par John B. Watson. Je n'ai pas le souvenir qu'Yves chercha à se distinguer d'une quelconque manière quand il ajouta qu'il préférerait (comme un expert peut le faire, par expérience de sa pratique et non par préciosité élective) l'approche de Bleger car elle entrelace inexorablement le développement et la fonctionnalité de la conduite individuelle, sa réalité psychique, dans la trame anthropologique et sociale.

Yves Thoret avait lu ces auteurs en leurs ouvrages d'origine car son espagnol était plus que parfait, d'une naturalité qu'on aurait cru innée. L'accent français était présent et les défauts de grammaire n'étaient pas absents lorsqu'il le parlait. Mais ce spécialiste de Shakespeare avait réussi – porté probablement par l'universalité du réalisme pénétrant du dramaturge et poète anglais – à couler toute sa personne, à tremper son âme, dans l'hispanité de Cervantès ! Pourtant ces deux géants de la littérature qu'il admirait tellement n'auraient eu en commun, dit-on, que la légende qui veut qu'ils soient morts à quelques heures d'intervalle. Assurément, notre *habitué* des couloirs des congrès savait créer efficacement des corridors imaginaires pour transformer la contiguïté littérale en un paradigme littéraire, celui qui n'oblige plus à choisir entre comédie, tragédie ou romance car les trois sont suspendues à une même scène. Il en allait ainsi pour l'idiome que la rencontre avec l'autre amènerait Yves à utiliser.

La naturalité de son espagnol venait moins du manie- ment d'une prétendue concision dénotative d'un objet traduisible en cette langue, que de sa capacité à en avoir intégré la distinctive pénombre connotative qui croit montrer un lieu plus qu'elle n'en donne à voir son unité.

Dans cet espace, Yves Thoret logeait sa réflexion sur la théâtralité, où le psychiatre clinicien comme l'acteur « *c'est dans son propre effacement qu'il s'inscrit. C'est sur l'Autre qu'il veille.* » (Daniel Mesguich).

Ce souci pour l'altérité sans décors lui permit d'emprunter tous les costumes du castillan d'Amérique latine et de ses variantes. Mais cela, qui ne manque pas de littérature, est une tout autre histoire. Une histoire de psychiatrie transculturelle.

Il n'était pas étonnant que, une fois constituée l'association franco-argentine de psychiatrie et de santé mentale qui le comptait parmi ses membres d'honneur, nous l'invitions à parler de « Symbiose et ambiguïté » dans un colloque en hommage à son auteur, José Bleger. C'était en l'année 2003 et nous comptions également sur la participation de son fils Leopoldo Bleger et de Juan-David Nasio. Cet événement avait attiré un public nombreux et qualifié dans le domaine de la pratique de la cure psychanalytique et je me rappelle qu'Yves avait

commencé son exposé en disant « que le psychiatre des hôpitaux [qu'il était] se faisait tout petit face à des hauts techniciens de la psychanalyse » en faisant ainsi allusion, bien sûr, à la portée clinico-technique des parties de l'ouvrage qu'on lui avait demandé de commenter. « Tout petit » ce grand homme ne le fut que quelques instants seulement pour mieux traduire la complexité de l'infantile censé, selon Bleger, conditionner le destin des interrelations humaines même les plus mûries (« *Il n'y a pas d'indépendance complète ; il y a, dans les meilleurs des cas, une dépendance mûre avec toujours des poches de symbiose* »). Du haut de son âme de clinicien humaniste et prenant appui sur son érudition en psychopathologie, Yves Thoret rendait claire ce soir-là une notion extrêmement ardue, celle du « noyau agglutiné » de nature préambivalente, ambiguë (« *[...] ne restant pas fixé au stade archaïque du développement, mais persistant tout au long de la vie de manière clivée de la partie la plus intégrée de la personnalité, ce noyau est à la base des liens symbiotiques dont l'expression ira du plus pathologique au plus normal* »). Yves nous parla comme si nous nous trouvions en cercle, entre amis, partageant avec nous ses difficultés de lecture ainsi que tout ce qu'il devait à ce texte. Il illustrait son propos par des moments vécus avec les patients de l'hôpital, lesquels apparaissaient à notre écoute comme des êtres humains en quête aussi bien d'humanité que d'être. La discussion qui s'ensuivit fut vraie. Yves avait réussi encore une fois à créer un espace d'échange authentique et vivant.

**

Très peu de temps après notre toute première rencontre, nous nous retrouvions au Mexique dans le cadre d'un congrès international. J'ai eu peur qu'il me refasse le coup du « *Porteño* ». À la place, il me raconta le travail qu'il allait présenter autour de la poésie d'Yves Bonnefoy. « Viens, me dit-il, la poésie de Bonnefoy aide à comprendre la dissociation schizophrénique ». J'étais interne des premiers semestres et avide d'outils précis de sémiologie, de diagnostic, et de traitement. Me souciais-je alors du pronostic ? Je n'en ai pas le souvenir, probablement parce que mon optimisme de jeunesse et ma *furor sanandi* (sans écarter les traits arrogants de tout Argentin, préciserait Yves) me faisaient croire à l'existence d'une « équipe gagnante » pour contrer la maladie mentale ; il fallait juste constituer celle-là pendant la formation. Je ne pouvais pas comprendre à l'époque que la poésie en général pas plus que celle d'Yves Bonnefoy pussent être d'une quelconque aide. Il m'a fallu atteindre l'âge professionnel où le pronostic du malade importe plus que son diagnostic pour accéder à l'immense pertinence clinique, théorique et thérapeutique d'une telle recherche.

Dans ce travail, Yves fait la défense du langage poétique comme lieu d'accueil possible et nécessaire

de l'autre. Un autre dont l'étrangèreté ne relève plus exclusivement d'une provenance lointaine mais de l'irréductible ailleurs de sa proximité. La psychiatrie transculturelle laisse tomber ici quelques-unes de ses prestigieuses parures d'exotisme pour nous aider à tenter de donner voix à l'autre langue de la souffrance en perçant l'illusion que parler le même langage suscite. Si cela a quelque chose de sur-réaliste c'est bien par cette présence extrêmement réelle rendue seulement visible par « *cet infini de la perception* » que la parole poétique permet.

« Infini de la perception » qui aide à comprendre non seulement « *les pierres qui brillent au soleil, les noirs cyprès qui accompagnent le deuil, le chant des cigales, le souffle du vent sur le visage. . .* » mais aussi ce rapport muet au temps et à la mort qui rend partageable dans un cadre de parole et d'écoute ce qui, autrement, ne serait que propos insensés et accueil honteux. « *Par le bois cloué mort dans la porte, prends mesure de la nuit qui couvre la terre.* » (YB).

Le poète Bonnefoy, écrivait Yves Thoret, se serait détaché du premier surréalisme ludique, abstrait pour « décrire les expériences réalistes » de soi et du monde « en [les] défaisant de l'autorité des systèmes conventionnels de représentations », seule occasion de « *rendre à autrui le droit d'exister devant nous de par ce qu'il est pour lui-même. . .* » (YB).

« *Et ce que je décris là, c'est évidemment ce qui a eu lieu au commencement du langage, c'est l'acte fondateur par lequel le signe a été extrait du flux des aspects du monde pour être offert en partage, dans l'orage incessant, à des présences furtives qui en devinrent des êtres, accédant à l'humanité, instituant une terre.* » (YB).

La psychiatrie transculturelle qu'Yves Thoret put si clairement représenter est celle qui, munie du langage poétique, ose la rencontre de la pratique quotidienne, ose cette « action d'aller vers quelqu'un qui vient » (Litré), rencontre frappée par le double mouvement de l'acculturation triviale, mettant en tension, à la fois, le même en l'autre et... l'autre dans le même. Et ainsi, dans ce croisement de chemins souhaiter la bienvenue à « *l'être de la présence et de la promesse* » (YB).

Mais aussi de la détresse. « *Qu'on redise pour lui les mots de la guérison. Que faut-il à ce cœur qui n'était que silence ?* » (YB)

Le clinicien Yves Thoret faisait partie de cette génération de praticiens qui accompagnaient leur savoir de principes aussi simples que sages, comme celui d'apporter les supports social, matériel et culturel aux personnes que la maladie mentale avait privé de maison autant que de raison, transformant leur être en un « *personnage tenté par le bruit d'une lampe* » (YB).

Yves Thoret professa sa liberté en s'attachant à l'altérité radicale et aux symbioses d'identifications auxquelles le semblable nous contraignait, en nouant par des mots sereins, généreux, l'énigme du commun et la noblesse hardie des folklores ; ainsi, ce grand psychiatre transmettait-il l'immense et exigeante éthique des petites rencontres entre humains.

Martin Reça,
Paris, février 2021

Liens d'intérêt L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.